

Un manuscrit du fonds Réaumur 69J de l'Académie des Sciences. (Carton 1, dossiers 7A et 7C)

Manière de conserver les oiseaux morts avec un air de vie'
Par Monsieur de Réaumur

===

7^e mémoire.

Moyens de faire parvenir des oiseaux sains des pays éloignés.

[f°1 : *entièrement rayé à l'exception du titre*]²

Ceux qui pour se mieux instruire des productions de la nature et pour les mettre à portée d'être étudiées par d'autres qui comme eux aiment à les admirer, en rassemblant le plus qu'il leur est possible de tous les genres dans leurs cabinets, ne parviendraient à se faire que des collections peu nombreuses et très imparfaites, si les leurs n'étaient composées que de ce qu'ils auraient pu ramasser eux-mêmes. Le commerce qui fournit tant aux nécessités et aux commodités de la vie, fournit aussi beaucoup aux besoins de l'esprit, et lui procure des connaissances. Le nombre des correspondants nécessaires au négociant dont le commerce est le plus étendu, est moins grand que le nombre de ceux qui sont essentiels à un savant qui travaille à placer dans un même lieu des échantillons de tout ce que la nature opère dans tous les recoins des différentes parties du monde. Il lui en faudrait avoir dans tous les pays, de très éclairés, et aussi zélés à y recueillir ce qu'ils produisent de particulier. Heureusement que nous sommes dans un temps où le goût pour l'étude de la nature a beaucoup gagné. Le nombre de ceux qui cherchent à se procurer des assortiments de ces productions s'est si fort multiplié, que des hommes à qui elles seraient par elles-mêmes assez indifférents s'en fournissent par des vues semblables à celles qui en déterminent tant d'autres à remplir des magasins d'effets auxquels on a plus anciennement donné une valeur. Il y a déjà longtemps que les coquilles en ont une, le prix même de plusieurs est porté très haut, il doit paraître plaisant à bien des gens. Des serpents de toutes espèces et d'autres reptiles sont devenus une marchandise d'un débit sûr. Ce ne sont pas seulement ces papillons qui par la beauté de leurs ailes, se sont faits des admirateurs dans les siècles les plus barbares, ce sont des insectes de toutes espèces, de ceux dont la [*pluie, mot illisible*] [f°2 *entièrement rayé*] était autrefois regardé comme si hideuse, qu'on a exposé à Paris dans des ventes publiques, et qui y ont trouvé des enchérisseurs. Si les araignées avaient su combien elles déplaisaient généralement, elles n'auraient pas prévu qu'un temps viendrait où on se disputerait par des offres mises les unes au-dessus des autres, celles dont l'énorme grosseur ne semblait propre qu'à les rendre plus effrayantes. Quand on y réfléchit, rien ne nous montre mieux les progrès qu'a faits la raison, que ce genre de goût assez nouveau. Il prouve qu'elle accoutume à regarder tout avec des yeux philosophes, qu'elle efface peu à peu les préjugés les plus enracinés, qu'on apprend d'elle que l'univers n'est pas seulement admirable dans sa totalité, qu'il est dans ses plus petites parties dont chacune est un ouvrage digne de l'auteur à qui elle doit son existence.

¹ Dans ses manuscrits, Réaumur n'indique pas le titre qu'il compte attribuer à cet ensemble de mémoires. Nous avons repris cette expression du 7^e dossier, f°3.

² Les deux premiers folios, entièrement biffés à l'exception du titre sont cependant transcrits, faute d'un texte en remplacement.

Les cabinets dont nous parlons sont d'excellents suppléments aux bibliothèques, on y prend des connaissances que les livres ne pourraient donner. Un coup d'œil jeté sur un objet nous instruit bien mieux de ce qu'il est que ne le pourraient faire les descriptions les plus circonstanciées et les plus détaillées, et même que ne le pourraient faire des figures ressemblantes. S'il eut été permis à M. d'Argenville³ une notice aussi complète des cabinets qu'il l'eut souhaité des cabinets d'aujourd'hui, peut-être qu'un ouvrage aussi gros que le sien y eut à peine suffi. Dans toutes les villes où il y a des amateurs de la nature et de ses productions, il y a des cabinets de ce genre. On doit donc savoir gré à ceux qui entreprennent de ces recueils où il est si aisé et si agréable d'aller puiser des connaissances. Mais le public ne doit-il pas autant de reconnaissance à ceux qui se trouvant dans des circonstances où il ne leur est pas permis de faire et de mettre en ordre ces gros recueils, contribuent beaucoup à enrichir ceux qu'ils prévoient lui pouvoir être utiles. Je laisse voir que je désirerais qu'il m'aidât à m'acquitter de ce que je dois à tant de savants de différents pays, et à tant d'amateurs de l'histoire naturelle qui se sont occupés à faire des récoltes dans l'unique vue de procurer aux suites de mes cabinets ce qui leur manquait. Leurs noms qui [f°3, *début rayé*] accompagnent ordinairement les pièces que je tiens d'eux apprennent que je ne suis riche que de leurs largesses. [*fin du texte rayé*] Les oiseaux ont déjà commencé à me faire contracter beaucoup de nouvelles dettes dont je prévois sans peine et même avec plaisir que le nombre ira en augmentant car ce n'est pas ici le cas où l'on craint de devoir. Mais indépendamment de mon propre intérêt, dès que je me suis proposé de contribuer à perfectionner l'ornithologie, en enseignant la manière de conserver des oiseaux morts avec un air de vie⁴, j'ai dû chercher les moyens les plus faciles d'en rendre les collections nombreuses, c'est-à-dire les moyens qui missent en état de les faire venir des pays les plus éloignés, assez bien conditionnés pour figurer dans les places qu'on leur destine. En un mot des moyens propres à nous faire espérer que dans un assez petit nombre d'années nous jouirions du plaisir de voir rassemblés dans un même lieu la plupart des espèces d'oiseaux des différentes parties du monde, ce qui n'est peut-être pas aussi difficile qu'on le pourrait croire.

On doit renoncer à en faire venir de vivants des climats fort différents du nôtre ; ce ne pourrait guère être que par la voie de la mer, ils exigeraient sur les vaisseaux des soins que peu de gens prendraient assez constamment, et on sait combien il en périt dans les traversées de ceux mêmes que nous savons nourrir. Comment en apporter à ceux dont les aliments ne nous sont pas connus, ou sont très difficile à trouver, et comment en apporter de tant d'autres espèces, qui dès qu'ils sont captifs, renoncent à la vie, qui se laissent mourir de faim auprès de la nourriture qu'ils aiment le mieux. Des perroquets de beaucoup d'espèces différentes arrivent néanmoins vivant dans nos ports de mer, on y voit aussi arriver des oiseaux d'espèces beaucoup plus petites et extrêmement jolies comme des cardinaux, des bengalis, et quelques autres dont il est inutile de faire l'énumération. On les destine à des présents ou on espère les vendre cher, on les fait passer dans les grandes villes, comme Paris [f°4] où les soins qu'on a pris pour eux sont quelquefois bien payés par des curieux riches. Quelques-uns dont les oiseaux sont passion en ont dans des cages ou des volières pour des sommes considérables. On en excepte les espèces de gros perroquets, la plupart vivent peu ici. Ce doit être une sorte de consolation pour les maîtres qui ont le déplaisir d'en perdre auxquels ils étaient attachés, de pouvoir leur procurer une sorte d'immortalité, de les pouvoir conserver dans des espèces de cages vitrées, sans qu'il leur manque une de ces belles plumes dont l'assortiment les pare ; ou de pouvoir leur procurer une place qu'ils occuperaient avec distinction dans un cabinet parmi ceux d'un grand nombre d'espèces qui y sont rassemblés. Le mien a actuellement plusieurs de ces oiseaux chéris par des dames qui n'ont pas voulu qu'après leur mort ils eussent ce sort commun à tous les animaux sans nous en excepter,

³ *Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*

Par Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville - 1742

⁴ C'est là le titre que nous avons choisi pour l'ensemble des dossiers 1 à 9.

celui d'être abandonnés à la pourriture. Cette façon de penser assez naturelle ne saurait manquer d'en valoir peu à peu à un cabinet connu, de toutes les plus belles espèces qui sont dispersées dans une grande ville. Une idée qui ne viendra pas ordinairement, m'a pourtant privé de plusieurs que j'aurais pu avoir d'une dame aimable qui a une grande tendresse pour les animaux de tous genres et qui se plait en avoir chez elle une ménagerie. Elle ne s'en repose sur personne du soin d'un grand nombre de petits oiseaux qu'elle fait venir d'Afrique, d'Amérique, et des grandes Indes. Après m'avoir fait présent pendant quelque temps de ceux qu'elle avait eu la douleur de voir périr, elle pensa que ses sujets de tourment, en pourraient être pour moi de plaisir puisque je m'enrichissais de ses pertes. Dès lors les ordres les plus sévères furent donnés pour que ces oiseaux qui auraient pu orner mon cabinet fussent après leur mort, jetés dans des endroits où personne n'irait les chercher, et où ils seraient bientôt consommés par la pourriture. Mais quoiqu'il doive arriver [f°5 *entièrement rayé*⁵] [f°6] rarement que ceux à qui la mort aura enlevé des oiseaux curieux ne souhaitent plus que leur prompt destruction ; envoyassent-ils tout ceux qui leur périront où ils peuvent trouver le plus noble tombeau, un cabinet ne saurait être fourni par cette voie que d'un nombre d'espèces assez borné, et souvent d'oiseaux en mauvais état. La maladie la plus redoutable pour eux est la mue, ceux qu'elle enlève ont perdu une partie considérable de leurs plumes, leur peau est à découvert en bien des endroits.

Le fonds d'un cabinet ne peut donc être fait que d'oiseaux morts qui y seront apportés de loin. L'hiver seul peut être favorable au transport de ceux qui doivent rester en route plus de douze à quatorze jours, et il n'est point de saison pour transporter sûrement ceux qui ne se trouvent que dans les pays très éloignés. Il m'avait paru d'abord qu'on ne pouvait avoir ceux des différentes parties du monde qu'au moyen de correspondants qui se donneraient les soins, et les peines nécessaires pour en faire sécher de plus d'espèces qu'il leur serait possible de ceux du pays où ils seraient établis. J'ai même en conséquence dressé des mémoires instructifs, et j'en ai envoyé à deux de nos correspondants les plus zélés, à M. Arthur [*Artur*], médecin du Roi à Cayenne, et à M. [*laissé en blanc*]⁶ qui réside dans la même qualité à Québec. Cette voie pourrait en procurer beaucoup si en différents pays, on avait des savants aussi bien intentionnés que les deux que je viens de citer et plus maîtres de leur temps. Car quoique de dessécher un seul oiseau soit un ouvrage qui demande peu, on est obligé d'en employer beaucoup si l'on veut ne laisser perdre aucun de ceux qui viennent à différents jours dans le courant d'une année. Quand on s'est établi dans des pays éloignés, ce n'est pas pour y vivre dans l'inaction ; les objets qui y ont conduit y donnent ordinairement de quoi s'occuper, ils ne permettent pas de trop songer à nous instruire. Cent circonstances d'ailleurs peuvent manquer, celles des jours à croire qu'on n'a pas toujours assez à sa disposition peut souvent suffire pour arrêter.

Je suis persuadé néanmoins que plusieurs savants, et des amateurs de l'histoire naturelle feront sécher au moins les plus beaux oiseaux et les plus rares des pays où ils passeront assez de temps pour se les procurer. Mais je dois avertir que lorsque leurs oiseaux seront desséchés, ils verront avec regret tous les fruits de leurs travaux perdus s'ils n'étaient attentifs à prendre les précautions nécessaires pour les conserver. Ils connaissent mieux que moi les insectes de leur pays contre lesquels ils auront à les défendre. Peut-être y trouvent-ils tous ceux du nôtre. Mais n'y en eut-il qu'une espèce d'aussi mauvaise qu'est celle de nos îles de l'Amérique connue sous le nom de ravets ou de kakerlaque, les oiseaux desséchés seraient bientôt détruits s'il était permis à ces insectes d'en approcher. Les kakerlaques aiment tout et hachent et dépècent tout jusqu'aux habits et aux perruques. Mais le moyen

⁵ Le folio 5 est entièrement rayé, mais de plus il n'a rien à faire là. Les folios 4 et 6, s'enchaînent parfaitement et sont d'ailleurs numérotés initialement 4 et 5. Nous transcrivons cependant quelques lignes de ce déchet qui nous instruisent de la recette de M. Frisch évoquée ailleurs, mais non communiquée : « *M. le Baron Vernesobre fils m'a écrit que c'était de sel marin et d'alun pilés, et mêlés ensemble que M. Frisch saupoudrait la peau qu'il venait de détacher des chairs.* »

⁶ M. Gautier, correspondant de l'Académie, Conseiller du Conseil supérieur de Québec, et Médecin du Roy en Canada

que j'ai enseigné pour mettre les oiseaux hors de risque d'être attaqués par les vers disséqueurs et par les mites, les mettra de même en sûreté contre les kakerlaques et contre tous les insectes que leur génie ne porte pas à fouiller en terre. Dès que les oiseaux secs auront été tirés de dessous le métier, on ne tardera pas à les mettre dans un coffre ou dans un tonneau où on jettera du sable jusqu'à ce qu'ils en soient couverts, et qu'il y en ait même au-dessous d'eux une couche d'environ un pouce d'épaisseur.

Il est désagréable qu'un tonneau ainsi rempli de sable devint très pesant, et porta embarras à transporter par d'autres voitures que celles d'eau. Le son qui rendrait le tonneau plus léger serait également propre à empêcher qu'aucune partie des oiseaux ne fut brisée pendant la route, mais il ne les défendrait pas aussi sûrement, ils pourraient même y être exposés aux mites qui pourraient [être] très présent[es] à des restes de farine. [f°8]

Prévoyant avec regret que les collections d'oiseau se feraient très lentement et qu'on ne pourrait se promettre de les voir de longtemps bien fournies de ceux des pays éloignés s'il fallait donner la peine de les dessécher, à ceux qui avaient la volonté de nous en envoyer, je souhaitais qu'il soit possible de leur proposer un autre moyen de nous satisfaire et qui exigea moins de savoir et de peines. Il y en avait un si simple, que je serais honteux de n'y avoir pas pensé d'abord, si j'avais éprouvé moins de fois que les idées ne sont pas toujours celles qui se présentent les premières. Belon qui a eu besoin de faire arriver de loin des oiseaux en état d'être dessinés, et qui comme moi, en a cherché les moyens, n'a indiqué que celui de leur remplir en partie le corps et le col de sel. Mais le sel qui peut retarder la corruption des parties qu'il pénètre ne défendrait pas longtemps contre elle les chairs extérieures d'un oiseau lorsqu'il ne serait à portée d'agir que contre les plus intérieures. Malgré le sel qu'un oiseau aurait dans le corps et dans le gosier, les mouches n'en déposeraient pas moins leurs œufs sur différentes parties de son corps. C'est de quoi je n'aurais pas douté quand des expériences que j'en avais faites sur des oiseaux qu'on m'avait envoyés remplis de sel, me l'eussent pas appris.

Mais pourquoi ne pas penser que l'esprit de vin, ou l'eau de vie dont nous nous servons journellement avec tant de succès pour conserver les chairs, ou les préparations charnues qui méritent une place dans nos cabinets, que l'esprit de vin dis-je, serait employé avec succès pour conserver les oiseaux que l'on veut faire venir de loin ? Pourquoi ne pas penser que le vinaigre avec lequel on marine dans nos cuisines des viandes dans des circonstances où ne voulant pas les faire cuire, on cherche à les empêcher de se gâter ? Je ne sais qu'une idée qui ait pu nous empêcher, Belon et moi de songer à faire un semblable usage, [f°9] soit de l'esprit de vin, soit de l'eau de vie, soit du vinaigre, le plus bel oiseau lorsqu'il est mouillé est un assez vilain animal mais après que ses plumes ne soient séchées il reparaît avec toute sa beauté. Le vrai est qu'il travaille lui-même avec son bec à donner à ses plumes l'arrangement convenable, qu'il s'en sert pour ramener dans le plan des autres barbes celles qui s'en étaient écartées. L'image de l'oiseau mouillé dont les plumes ont besoin d'être ensuite rajustées par le bec nous aura éloigné de penser que l'on pouvait tenir dans l'esprit de vin ceux que l'on voulait empêcher de se corrompre. Et cela, faute d'avoir fait attention. Cette idée seule a pu nous arrêter, faute de l'approfondissement nous n'avons pas assez réfléchi que les plumes un peu considérables quoique mouillées ne sortent point de leur place, et que le ressort de leurs barbes doit tendre à remettre celles-ci dans l'alignement d'où elles ont été tirées pour peu qu'on les y aide, et qu'enfin nous pourrions avec nos doigts faire à-peu-près ce que l'oiseau fait avec son bec.

C'est ce que j'eus occasion de remarquer ayant eu à dessécher des macreuses qui m'avaient été remises très mouillées, comme il arrive souvent de l'être aux oiseaux que le coup de fusil fait tomber dans l'eau. Je m'assurai d'abord sur ces macreuses, et je m'en assurai ensuite sur divers autres oiseaux, que lorsqu'on a fait évaporer l'eau des plumes qui en étaient les plus imbibées, qu'il est aisé de leur faire prendre leur premier arrangement, et de les disposer comme on les voit sur les corps où elles sont le mieux ajustées.

On pouvait pourtant encore être retenu par une inquiétude. Il était bien certain qu'on rétablirait l'arrangement des plumes des oiseaux qui auraient été tenus dans l'esprit de vin, mais n'y avait-il pas à craindre que leurs couleurs ne fussent pas aussi à l'épreuve [f°10] de cette liqueur spiritueuse, ni même à celle de l'eau de vie, qu'elles le sont à l'épreuve de l'eau. Je trouvai d'avance une expérience toute faite propre à me rassurer contre cette crainte. J'avais depuis plus d'une année un petit perroquet dans l'esprit, je l'en retirai et je fis sécher ses plumes qui me parurent alors d'un aussi beau vert que celles d'aucun perroquet. J'ai depuis à dessein réitéré une semblable expérience sur des oiseaux de plumages de toutes autres couleurs que celle des perroquets, et je n'en ai vu aucun dont les couleurs des plumes aient paru avoir été altérées par l'esprit de vin.

Les teintures dont la nature se sert pour colorer les plumes, sont bien autrement fixées que celles que nous employons [pour] teindre soit nos soies, soit nos laines. Comme l'esprit de vin ou l'eau de vie sont en quelques pays une liqueur chère, et quelquefois rare, j'ai voulu essayer si on ne pourrait point leur substituer le vinaigre qui est à meilleur marché. C'était mettre les plumes à une forte épreuve. Un des plus beaux oiseaux de ce pays, et qui le dispute aux plus beaux des pays étrangers, par la vivacité de son rouge et par celle de son jaune, le chardonneret qui d'ailleurs a beaucoup d'autres couleurs combinées avec le rouge et le jaune fut choisi par préférence pour être mis dans le vinaigre ; il y resta des semaines, des mois, et enfin y est resté une année sans qu'aucune de ses couleurs en ait paru souffrir. J'ai eu lieu d'être content du succès de la même expérience par rapport à beaucoup d'autres oiseaux. Pour [que] ceux que quelques-uns de mes amis voulaient m'envoyer cet été, m'arrivassent sains, je leur marquai de ne les faire porter qu'après les avoir fait tremper pendant quelques jours dans le vinaigre. Les couleurs de tous ceux que j'ai reçu sont restées telles qu'elles auraient été si l'oiseau n'eut jamais été mouillé, ou s'il ne l'eut été que par l'eau de pluie.

Il y a apparence enfin que les sels capables de conserver les chairs, sans les trop user, peuvent être employés pour les oiseaux sans que les couleurs de leurs plumes soient altérées. J'ai tiré un chardonneret de dessous une très [f°11] forte saumure de sel marin dans laquelle je l'avais tenu sans que les couleurs eussent rien perdu de leur éclat.

On peut donc hardiment se servir pour conserver les oiseaux de liqueurs et de sels que l'on trouve dans tous les pays. L'eau de vie de grain, celle de sucre, celle en un mot qui sera à meilleur marché y sera aussi propre que celle de vin, mais dans chaque espèce la plus forte sera préférée à une plus faible. Je ne doute pas que dans les pays où le vinaigre de vin est rare, qu'on ne puisse lui substituer celui qu'on y a communément ; enfin lorsque l'eau de vie et le vinaigre manqueront, ou que l'on ne pourra pas les avoir dans la quantité nécessaire, la ressource du sel de table reste. On ne se contentera pas de remplir le corps des oiseaux de ce sel, on en remplira les vides qu'ils laissent entre eux, on les en couvrira, et on versera sur ce sel assez d'eau pour faire une saumure forte, et trop peu pour fondre tout le sel. C'est faire des espèces de salaisons d'oiseaux emplumés. Tous les sels de table ne sont pas à la vérité, aussi propres aux salaisons que l'est celui de Brouage et des côtes qui en sont voisines. Il y en a de trop acres, il y en a de trop amers, mais je ne crois pas qu'il y en ait dans lesquels les oiseaux qu'on voudra transporter, ne puissent être conservés bien entiers, et voilà tout ce qu'il nous faut car pour les qualités qui rendent la viande salée plus agréable au goût elles nous sont absolument inutiles. Nous ne pourrions avoir à craindre que les effets d'un sel trop corrosif, s'il l'était au point de ronger les chairs dans lesquelles les plumes sont assujetties, celles-ci tomberaient, et les oiseaux arriveraient déplumés ou mal couverts de plumes.

Les cas au reste où l'on aura besoin d'avoir recours au sel doivent être rares, et les liqueurs seront plus commodes à ceux qui voudront [f°12] prendre les soins propres à faire passer les oiseaux des pays qu'ils habitent en d'autres pays où on ne les trouve point. Tous les petits oiseaux ne donneront pas beaucoup d'embarras, une grande bouteille, un grand pot de terre, en un mot un vase tel que ceux dans lesquels on tient les fruits confits soit au vinaigre, soit à l'eau de vie, pourra en contenir un grand nombre. Un petit baril semblable à ceux où l'on met les olives ou même plus solide, sera

préférée aux vases soit de terre soit de verre, quand on pourra l'avoir, il courra moins de risque d'être brisé dans le transport. Mais il faudra un grand baril, et même une barrique, pour loger des oiseaux d'une grande taille. Des oiseaux aussi grands ou plus grands que des cygnes occupent beaucoup de place. Celui dont la bonté volonté [sic] s'étendra à faire des récoltes même des plus grands oiseaux, aura donc besoin de se pourvoir d'un très grand baril où il pourra faire entrer avec les oiseaux d'une taille peu ordinaire, ceux d'une médiocre grandeur. Mais pour les petits oiseaux il sera mieux de les mettre séparément dans un petit vase.

On aura donc deux vases, l'un destiné aux grands oiseaux, et l'autre aux petits ; pleins l'un et l'autre de la liqueur qu'on a choisie pour les conserver. Ils doivent avoir une ouverture d'un diamètre proportionné à celui du plus gros oiseau qu'on ait à y faire entrer ; et qu'on tiendra fermés [sic] avec un bouchon pour empêcher que la liqueur ne s'évapore et ne s'affaiblisse si elle est spiritueuse. Si le grand vase est un baril, l'ouverture propre à laisser passer les oiseaux se trouvera plus commodément placée à un des fonds qu'à l'endroit où est le bondon. Le baril sera posé sur l'autre fond, il sera mis debout.

Je ne dois pas négliger d'avertir de quelques petites attentions qu'il faut avoir avant que de faire entrer dans le vase, l'oiseau qu'on vient de recevoir. S'il a été tué d'un coup de fusil, on examinera s'il n'est point ensanglanté quelque part. S'il l'est on essuiera d'abord avec un linge sec le sang qui y est attaché ; avec un autre linge mouillé on lavera ensuite les endroits rougis par le sang, jusqu'à ce qu'ils ne teignent plus le linge, autant qu'il sera possible on prendra [f°13] [soin de] ne mouiller les endroits secs et propres, il les salirait.

Les oiseaux pris au filet ou dans d'autres pièges sont toujours mieux conditionnés que ceux qui ont été tués à coup de fusil. Les premiers sont quelques fois apportés en vie, et on en apporte d'autres fois de ceux qui ont été tirés qui ne sont que blessés. On ôte sans peine la vie à un oiseau perché sur une branche, et à celui qui s'éloigne de nous à tire-d'aile, mais une sensibilité assez ordinaire fait qu'on souffre lorsqu'il faut tuer celui qu'on a entre les mains, et qui défend sa vie. Autant qu'il est [illisible] lui donner une mort extrêmement prompte, et alors lui faire une sorte de grâce ; il n'y en a pas de plus sûr moyen que de lui enfoncer une épingle dans la partie postérieure de [la] tête, à laquelle on fait faire quelques mouvements en différents sens dès qu'elle a percé le crâne. Sur le champ le plus fort oiseau expire d'une blessure qui étant presque imperceptible ne le défigure aucunement.

De quelle manière que l'oiseau soit [sic] ce à quoi on doit être surtout attentif avant que de le mettre dans la liqueur, c'est à bien arranger ses plumes, ne lui en laisser aucun paquet des petites, et surtout de celles du col et de la tête qui soient rebroussées ; si elles restaient trop longtemps dans de mauvaises positions, on aurait peine dans la suite à leur en faire reprendre de naturelles, à les ramener sur des endroits de la peau qu'elles doivent couvrir. C'est principalement pour celles du col et de la tête, auxquelles je viens de recommander de donner plus d'attention qu'aux autres que cela est à craindre. Les secousses, les frottements auxquels des oiseaux sont exposés pendant le transport pourraient aussi chiffonner et déplacer les plus [lire : les plumes] qui étaient le mieux ajustées. Lorsque les oiseaux ont été renfermés dans le vase plein de liqueur, on prévendra les accidents qui en peuvent arriver si l'on se donne soin d'envelopper chaque oiseau, ou au moins sa tête et son col d'un mauvais linge, un bout [de] chiffon est bon pour cela, et d'assujettir ce chiffon avec plusieurs tours de fil, assez près les uns des autres. L'oiseau étant ainsi empaqueté ses plumes seront assujetties de manière à ne se point déranger. Au moins n'ai-je jamais trouvé aucun dérangement dans les plumes de ceux pour lesquels cette précaution avait été prise. [f°14]

On ne manquera pas de me demander si l'on ne doit pas tirer les intestins hors du corps des oiseaux. C'est une peine que l'on peut s'épargner pour tous les petits, et dont on pourrait même se dispenser par rapport aux grands. Quelques considérations cependant semblent prouver qu'il est mieux de les ôter à ces derniers que de les laisser. Les leurs peuvent être remplis d'une grande quantité

d'excréments qui quelques fois sont capables de donner à la liqueur une teinture qui s'attacherait aux plumes ; on ne la leur enlèverait dans la suite qu'en lavant les oiseaux dans plusieurs eaux très claires. D'ailleurs lorsque les intestins sont ôtés la liqueur s'en introduit en plus grande quantité dans la capacité du ventre et son activité n'est point employée à conserver des parties qui peuvent être remplacées avant que de faire sécher l'oiseau par de la bourre ou quelque matière équivalente.

Mais ce qui coûtera peu de peine et à quoi j'exhorte de ne pas manquer c'est d'attacher à une patte de chacun des oiseaux qui doivent être mis dans l'eau de vie, une bande de parchemin sur laquelle soit écrit le nom que cet oiseau porte dans le pays. Il n'est pas indifférent de le savoir. Il vaut mieux le pouvoir désigner par un nom qui lui a été imposé que de lui en donner un nouveau qui ne mettrait pas en état de demander des instructions sur ce qui le regarde si on avait besoin d'en avoir. Ce nom n'a besoin que d'être écrit avec de l'encre commune, l'eau de vie n'en effacera pas les traits qui ne tiendraient pas contre des liqueurs acides.

Après qu'on a eu bien nettoyé les endroits ensanglantés si l'oiseau en avait de tels, qu'on l'a empaqueté pour empêcher les plumes de se déranger, après que les intestins ont été tirés proprement si cette petite opération a paru nécessaire, et que l'étiquette de parchemin qui porte son nom a été attachée à une de ses pattes, il ne reste qu'à le faire entrer dans le baril ou quelque autre vase plein en parti de liqueur, en cherchant à l'y poser de manière que les plumes de sa queue soient bien étendues. A mesure qu'on fera l'acquisition d'un nouvel oiseau, on le logera comme on a fait le premier, et on en introduira dans le vase autant qu'il en pourra contenir pourvu qu'ils y soient bien arrangés. Loin de se nuire par le nombre, ils serviront à s'empêcher réciproquement d'être ballottés pendant la route. [f°15] Si elle les expose à beaucoup de secousses, et que le vase ne soit pas assez rempli par les oiseaux, on peut employer pour les assujettir quelque matière molle, de celles qui sont communes dans le pays, et qui ne sont pas dissolubles par la liqueur qui ne saurait en tirer une forte teinture.

Lorsqu'on est près de faire partir le baril, ou quelque autre vase plein d'oiseau, avant que de le boucher à demeure, on examinera si la liqueur ne s'est point colorée extrêmement, au point d'être un peu trouble, et surtout si elle n'a point une odeur qui annonce un commencement de corruption. Dans l'un et dans l'autre cas, et surtout dans le dernier, on ne manquera pas de tirer toute l'ancienne liqueur et de la remplacer par de la nouvelle. Si on est attentif à prendre toutes ces petites précautions, les oiseaux qui arriveront des pays les plus éloignés seront aussi bien conditionnés que ceux qui ont été desséchés dans les lieux mêmes où ils ont été tués.

On ne manquera pas assurément de faire en sorte que le baril ne laisse pas plus échapper de liqueur que le font les tonneaux remplis de vin. Dans bien des circonstances les oiseaux arriveraient cependant à bon port, quand, par quelque accident le baril se serrait vidé pendant le voyage. Quand ils ont été bien pénétrés par l'eau de vie ou par le vinaigre, ils peuvent se conserver pendant un temps assez long sans se gâter. Aussi lorsque j'ai prié qu'on m'envoie des oiseaux d'endroits aussi peu éloignés de Paris que l'est Rome, et surtout dans des saisons où les grandes chaleurs ne se font pas sentir, tout ce que j'ai exigé c'est qu'on les fit tremper de [*laissé en blanc*] heures à dix jours⁷, plus ou moins selon la saison, dans l'eau de vie ou le vinaigre, qu'on les en retirent lorsqu'on voudrait les faire partir, qu'on essuierait même toutes leurs plumes avec un linge sec au point de les rendre presque séchés. Et qu'on place ensuite les oiseaux dans une boîte où ils seraient bien assujettis par des matières molles. Le très obligeant père Mazzoleni m'en a envoyé de Rome en prenant ces dernières précautions, que j'ai reçus très sains par le courrier.

Des expériences m'ont assuré que des oiseaux qui seraient en route pendant un temps plus long [f°16] ne s'y corrompraient s'ils avaient été tenus pendant quelque temps dans une forte eau de vie. M. Salerne médecin d'Orléans, qui a un amour général pour les sciences en joint un particulier pour

⁷ Dans la deuxième notice imprimée, *Differens moyens ...* on trouve : De huit à dix jours pour les petits oiseaux, et jusqu'à cinq à six semaines pour les plus charnus. Le premier imprimé ne précise pas la durée d'immersion.

l'ornithologie dans laquelle il est très habile, rassembla pour moi l'été dernier plusieurs oiseaux qu'il mit dans l'esprit. Parmi ceux dont il me fit présent, il y en avait quelques-uns de semblables à d'autres qui étaient déjà placés dans mon cabinet. Je les destinai à une expérience que je m'étais proposé, à un ? qui m'apprit pendant combien de temps on pourrait conserver sans qu'ils se corrompissent des oiseaux qui auraient été bien pénétrés par l'esprit de vin. Ceux dont il s'agit en avaient été couverts pendant plus de deux mois. Après les avoir tirés du vase et les avoir essuyés, je les exposais à l'air pendant deux jours pour faire évaporer une partie de leur humidité. Je les mis ensuite dans un grand poudrier de verre bouché par un couvercle de parchemin.

[Fin du manuscrit du dossier 7/A]

*

Un manuscrit du fonds Réaumur 69J de l'Académie des Sciences. (Carton 1, dossier 7C)

Préparation des oiseaux.

===

M. Hérisant a eu l'idée d'injecter par l'anus une matière liquide qui après avoir rempli la capacité du ventre devienne solide, et d'injecter par le bec une semblable matière qui remplisse le col, et qui de là aille se rejoindre à celle dont le ventre est plein : cette idée m'a paru mériter attention. Tout ce qui m'a paru contre elle, c'est que cette opération qui semble devoir bien réussir deviendrait chère lorsqu'on aurait à préparer une très grande quantité d'oiseaux. Il avait pensé à introduire ainsi dans les capacités de l'oiseau qui peuvent se rétrécir par le dessèchement, du suif, de la cire, de la résine mêlée avec de la cire, ou quelqu'autre alliage pareil, et de mêler dans ces alliages de l'huile de térébenthine ou des parfums funestes aux insectes.

Je n'ai pas cru devoir faire des essais de cette manière de conserver la forme aux oiseaux tant que je n'ai pensé qu'à employer des matières qui rendrait chaque gros oiseau très cher. Mais on peut en faire entrer une dans leur corps très peu chère et qui résistera mieux qu'aucune autre aux efforts que feront les muscles en se desséchant pour rétrécir les cavités du corps et du col, c'est du plâtre.

Le seul inconvénient que je vois actuellement à faire cet usage du plâtre, c'est que les gros oiseaux seront rendus extrêmement pesants, mais on a aussi la facilité de les soutenir par du fil de fer très gros pourvu que ce fil de fer puisse passer dans les jambes.

[Fin de cette note (dossier 7/C) égarée dans le dossier relatif aux moyens de faire parvenir de loin ...]

Transcription JPM, le 13 mars 2010